ズーム
ZOOM JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 14 - octobre 2011

Société
La vie après le 11 mars

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



ÉDITO Changer



Nous avions intitulé notre numéro d'avril *Séisme(s)* pour souligner que la catastrophe du 11 mars ne se résumait pas à des violentes secousses et un tsunami. Elle a entraîné dans les têtes de nombreux Japonais des remises en question profondes sur leur mode de vie et leur façon de mener leur vie. Six mois après les événements tragiques, nous en avons rencontré quelques-uns qui ont décidé de changer de vie. Nous avons aussi interrogé le poète WAGÔ Ryôichi originaire de Fukushima qui a choisi de se battre pour sa région tandis que le cinéaste ÔMIYA Kôichi nous a rappelé l'importance de garder en mémoire les images de la désolation afin de ne pas répéter les mêmes erreurs. Le changement oui, mais pas n'importe comment.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

UN JOUR AU JAPON par Eric Rechsteiner

Le 9 septembre 2010, chez MURAKAMI Haruki



© Eric Rechsteiner

Depuis la sortie de *Zoom Japon* n°13 que nous avions consacré à MURAKAMI Haruki à l'occasion de la sortie en France de *1Q84* (éd. Belfond), les lecteurs français se sont précipités chez leur libraire pour dévorer les aventures d'Aomame et de Tengo. Figurant parmi les meilleures ventes dans l'hexagone, il devrait connaître un succès comparable aux Etats-Unis où il sort ces jours-ci. Il ne manquerait plus que Murakami obtienne le Nobel de littérature.

60 000 **Le 18 septembre, dans le parc Meiji, ils étaient près de 60 000 personnes à s'être rassemblées pour dénoncer l'usage de l'énergie nucléaire dans l'archipel. Une mobilisation impressionnante à l'initiative notamment de ÔE Kenzaburô, prix Nobel de littérature en 1994.**

Couverture : MURATA Ryûsuke, gare de Machida à Tôkyô (voir p. 7).

FUKUSHIMA Mauvaise blague belge

Le club belge de Beerschot a officiellement fait des excuses à KAWASHIMA Eiji, gardien de but du club de Lierse, après les cris "Fukushima, Fukushima" lancés à son adresse par les supporters de Beerschot. Le match avait été arrêté et la fédération belge a condamné le club à verser une amende de 25 000 euros.

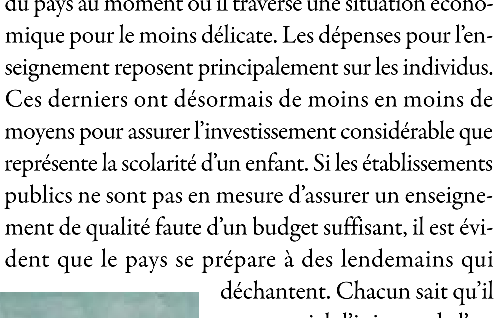
ECONOMIE Des taxes, rien que des taxes

Au moment où le FMI encourage le gouvernement à augmenter la taxe à la consommation afin de réduire l'endettement du pays, KOMIYAMA Yôko, ministre de la Santé, a déclaré qu'elle était favorable à une augmentation des taxes sur le tabac dans le but de couvrir les dépenses de santé. Le prix des cigarettes devraient grimper de 75 %.

SOCIÉTÉ L'enseignement public à la traîne

Mauvais élève en matière d'investissements publics dans l'éducation, le Japon fait moitié moins que les membres de l'OCDE.

Une récente étude de l'OCDE montre que les dépenses publiques en matière d'enseignement n'ont pas la cote dans l'archipel. Le Japon fait en effet figure de mauvais élève parmi les 31 pays évalués par l'organisation dont le siège est à Paris. Le pays du Soleil-levant consacre seulement 3,3 % de son produit intérieur brut à l'enseignement public, soit 4 points de moins que la Norvège, première de la classse, suivie de l'Islande et du Danemark. Le fait que les Scandinaves dépensent beaucoup pour l'école publique n'est pas une surprise puisqu'on connaît l'importance qu'ils attachent à la cohésion sociale et à l'égalité des chances. Au regard de ces critères, on aurait pu penser que le Japon se situerait à une meilleure place dans ce classement. Or c'est loin d'être le cas. L'archipel offre un bien mauvais exemple avec ses 3,3 % alors que la moyenne des pays membres de l'OCDE est de 6,1 %. Voilà une bien mauvaise nouvelle pour le Japon qui a longtemps mis en avant l'éducation nationale parmi ses priorités. L'OCDE souligne notamment que le salaire des enseignants a baissé dans quatre pays parmi lesquels la France et le Japon alors qu'ailleurs il augmentait. En d'autres termes, l'enseignement public ne bénéficie pas des moyens dont il aurait besoin, ce qui pourrait compromettre l'avenir du pays au moment où il traverse une situation économique pour le moins délicate. Les dépenses pour l'enseignement reposent principalement sur les individus. Ces derniers ont désormais de moins en moins de moyens pour assurer l'investissement considérable que représente la scolarité d'un enfant. Si les établissements publics ne sont pas en mesure d'assurer un enseignement de qualité faute d'un budget suffisant, il est évident que le pays se prépare à des lendemains qui déchantent. Chacun sait qu'il est essentiel d'injecter de l'argent dans l'éducation nationale pour permettre de former les citoyens de demain qui disposeront grâce à cela des moyens pour payer des impôts et contribuer à la croissance du pays. C'est une question de bon sens à laquelle les pouvoirs publics doivent réfléchir de façon urgente. Cela fait une vingtaine d'années qu'ils s'acharnent à réformer le système éducatif de l'archipel sans y être encore parvenu tandis que la situation économique générale continue de se dégrader. En ces temps de vaches maigres où les Etats sont incités à dépenser moins, il est probable que l'enseignement public ne reçoive pas les sommes dont il a pourtant cruellement besoin. Il reste à espérer que les responsables du ministère de l'Education nationale sauront faire preuve d'intelligence, en utilisant les résultats de cette étude pour obtenir une augmentation substantielle des crédits alloués à la formation des générations futures.









Dans un collège public dans la région de Nagano

GABRIEL BERNARD

RENCONTRE **Wagô, le poète de Fukushima**

Installé dans la ville tristement célèbre, il est devenu le porte-parole de ses habitants grâce à ses livres dont on parle de plus en plus.


Wagô Ryôichi le 16 juillet 2011 à Tôkyô.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Décrivez-nous le Fukushima d'avant le séisme.
Wagô Ryôichi : La nature y était abondante. Je prenais grand plaisir à profiter des fruits de saison, à faire des balades, mes jours de congé, dans cette région entourée de si belles collines. Située à une distance raisonnable de grandes villes comme Tôkyô ou Sendai, Fukushima s'est imposée comme le lieu où je devais m'établir. Le séisme du 11 mars s'est produit juste avant que je me décide à me lancer dans des activités de création. Depuis, rien n'a changé, la nature est toujours aussi belle, mais nous devons affronter la radioactivité.

Comment avez-vous vécu le 11 mars ?
W. R. : Je me trouvais sur mon lieu de travail. J'étais en pleine réunion. Je me souviens d'être sorti de la salle par la fenêtre. Le sol s'est mis à trembler comme si un troupeau de chevaux arrivait au galop juste derrière moi. J'ai tout de suite pensé à ma famille. J'ai réussi à joindre mes proches par téléphone, mais j'étais très inquiet car je ne pouvais pas entrer en contact avec mes parents. Je suis allé voir pour vérifier comment avait tenu leur maison. A plus de 40 ans, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer devant mes parents. Compte tenu de l'état de notre propre appartement et des répliques nombreuses et violentes, nous avons décidé de passer la nuit sur le parking de notre résidence.

L'environnement dans lequel vous viviez a brutalement changé. Comment y avez-vous réagi ?
W. R. : En fait, en voyant tout s'écrouler autour de vous, votre façon de penser change du tout au tout. On comprend tout d'un coup que, ce qui soi-disant allait très bien, n'a en fait plus aucun sens. Il faut alors se mettre à penser en ayant bien cela à l'esprit.

Cette catastrophe a souligné l'importance des réseaux sociaux dans le partage de l'information. Pourriez-vous nous donner vos impressions à cet égard ? Cela a-t-il eu une influence sur votre travail en tant que poète ?
W. R. : Je crois que ces réseaux sociaux constituent une nouvelle facette de la communication de masse. Ils montrent également l'importance du besoin de communiquer de façon interactive. Cela nous amène à réfléchir autrement et multiplie les façons de penser. Au niveau de la poésie, les mots que l'on échange et qui sont chargés de nouveaux sens me permettent de construire des textes poétiques d'une autre portée.

Vous avez récemment publié trois ouvrages dont le thème central est la tragédie du 11 mars. Dans notre monde où l'image semble primer sur le reste, vos ouvrages soulignent l'importance du poids des mots.
W. R. : Il ne m'est pas facile de parler de mes œuvres, mais je dois avouer que j'ai été très flatté d'entendre de nombreuses personnes affirmer que mon travail publié juste après le séisme a contribué à relancer le débat sur le poids des mots dans notre société alors que celui-ci avait pratiquement disparu ces dernières années.

Votre livre *Shi no kaikô* [Rencontres poétiques, iné-

dit en français] m'a rappelé *Underground* [inédit en français] la collecte de témoignages à laquelle Murakami Haruki avait procédé auprès des victimes de l'attentat au gaz sarin dans le métro de Tôkyô en 1995. Comment avez-vous fait ?

W. R. : Je suis allé à la rencontre des sinistrés avec trois questions principales en tête. Je voulais d'abord savoir comment les personnes que je recontrais avaient vécu juste après le séisme. Je m'intéressais aussi à la façon dont ils avaient réussi à prendre le-dessus dans les jours qui ont suivi la catastrophe. Enfin, j'étais curieux de savoir comment elles se projetaient dans l'avenir. Les échanges que j'ai eus avec tous ces gens sont fondés sur ces trois interrogations. Cela nous a permis à plusieurs reprises de nous soutenir mutuellement.



Vos deux autres ouvrages parus contiennent une poésie bien différente de vos œuvres passées. Pourriez-vous nous en dire plus ?

W. R. : Avant le séisme du 11 mars, je m'intéressais principalement à l'histoire, à la technique et à la conception de la poésie. Mais après tous ces événements tragiques, mon intérêt s'est naturellement tourné vers la société. Ne devais-je pas écrire sur le quotidien du Japon et de Fukushima qui constituent des sujets sans fin ? me suis-je demandé. Il était aussi très important pour moi de donner un caractère documentaire à mon œuvre.

Depuis le 11 mars, dans la presse, on évoque souvent l'idée d'un Japon en guerre ou d'un Japon juste sorti de la guerre. Qu'en pensez-vous ?

W. R. : Un peu plus de six mois après le séisme, la situation à laquelle nous sommes durement confrontés peut donner l'impression de s'être améliorée. Mais il ne s'agit que d'une illusion. Non seulement les radiations ne baissent pas, mais la question des compensations à verser aux victimes n'a guère avancé. La situation autour de la centrale nucléaire ne s'est guère améliorée. Le nombre de personnes qui quittent la région ne cesse d'augmenter. On dit que d'ici quatre ans, la population de la préfecture de Fukushima va baisser de 400 000 personnes. De la même façon, des quartiers vont finir par disparaître. N'ayant aucun autre endroit où aller, nous restons à Fukushima bien que nous soyons soumis à une exposition continue aux radiations. En ce sens, je pense que nous sommes "en guerre".

En France, Fukushima est devenue synonyme d'accident nucléaire. Qu'est-ce que cela évoque pour vous ?

W. R. : Cet accident à la centrale de Fukushima Daiichi a clairement montré que la pratique du mensonge d'Etat qui était la caractéristique du Japon pendant la guerre n'a absolument pas changé. J'ai donc bien l'intention en tant que poète de combattre ce mal qui semble si profondément enraciné dans la société japonaise. Je veux m'imprégner des poèmes qui ont été jusqu'à maintenant écrits dans cet état d'esprit.

Cela a-t-il un impact sur votre façon d'utiliser les mots ?

W. R. : Jusqu'à présent, en tant que poète qui cherchait à s'exprimer de façon abstraite, je pense que je n'accordais pas une grande confiance à la parole. Je crois que cela a bien changé maintenant que ma pensée devient plus concrète. J'entends désormais construire une poésie qui se fondera sur la puissance des mots et du message.

Comment voyez-vous l'avenir de Fukushima et du Japon ?

W. R. : Je ne pense pas que ce sera un avenir radieux. Néanmoins, je veux croire qu'il le sera. C'est pourquoi je veux contribuer à trouver une issue favorable à la situation qui prévaut actuellement. Pour découvrir cette voie, nous devons d'abord prendre la mesure de la réalité actuelle qui est loin d'être brillante.

Propos recueillis par Odaira Namihei

POÉSIE **Engagement**

「決意」 *Résolution*

福島に風は吹く *Le vent souffle à Fukushima*
福島に星は瞬く *Les étoiles scintillent à Fukushima*
福島に木は芽吹く *Les bourgeons éclosent à Fukushima*
福島に花は咲く *Les fleurs éclosent à Fukushima*
福島に生きる *Je vis à Fukushima*

福島を生きる *Je vis Fukushima*
福島を愛する *J'aime Fukushima*
福島をあきらめない *Je n'abandonne pas Fukushima*
福島を信ずる *Je crois en Fukushima*
福島を歩く *Je marche dans Fukushima*

福島の名を呼ぶ *Je crie le nom de Fukushima*
福島を誇りに思う *Je pense fièrement à Fukushima*
福島を子どもたちに手渡す *Je transmets aux enfants Fukushima*
福島を抱きしめる *J'enlace Fukushima*

福島と共に涙を流す *Je verse des larmes avec Fukushima*

福島に泣く *Je pleure pour Fukushima*
福島が泣く *Elle pleure, Fukushima*
福島と泣く *Je pleure avec Fukushima*
福島で泣く *Je pleure à Fukushima*

福島は私です *Fukushima, c'est moi*
福島は故郷です *Fukushima, c'est mon berceau*
福島は人生です *Fukushima, c'est la vie*
福島はあなたです *Fukushima, c'est vous*

福島は父と母です *Fukushima, c'est mon père et ma mère*
福島は子どもたちです *Fukushima, ce sont mes enfants*
福島は青空です *Fukushima, c'est le ciel azur*
福島は雲です *Fukushima, ce sont les nuages*

福島を守る *Je protège Fukushima*
福島を取り戻す *Je reprends possession de Fukushima*
福島は手の中に *Au creux de ma main, Fukushima*
福島を生きる *Je vis Fukushima*

福島に生きる *Je vis pour Fukushima*
福島を生きる *Je vis Fukushima*

福島で生きる *Je vis à Fukushima*
福島を生きる *Je vis Fukushima*

福島で生きる *Je vis à Fukushima*
福島を生きる *Je vis Fukushima*

『詩の邂逅』より、朝日新聞社出版 2011
Extrait de Shi no kaikô (éd. Asahi Shimbunsha, 2011)



DR

Le 11 mars 2011 à 14h46, un séisme et un tsunami ont balayé le nord-est de l'archipel.

DESTINS Le jour où tout a basculé

Pour de nombreux Japonais, le 11 mars a marqué un tournant dans leur vie. *Zoom Japon* en a rencontré quelques-uns.

Ils s'appellent Takeo, Kaori, Kiichirô et Ryûsuke. Ils sont Japonais et Tokyoïtes. Avant le 11 mars 2011, c'était bien là leurs seuls points communs. Mais cette date, celle du séisme qui a dévasté le nord-est de l'archipel, leur en a donné un autre : elle a changé le cours de leur vie.

Pour la majorité d'entre eux, ils étaient sur leurs lieux de travail quand la terre a tremblé. *"Nous étions sur terre comme sur un bateau"*, se souvient Kiichirô. De magnitude 9 sur l'échelle de Richter, le séisme du 11 mars est l'un des cinq tremblements de terre les plus importants enregistrés dans l'histoire du pays. Séisme, tsunami, répliques incessantes, accident nucléaire, radioactivité : Beaucoup pour un même pays. Aujourd'hui, plus de six mois après, la vie semble être revenue à la normale dans les rues de Tôkyô. Pourtant, si la capitale n'a pas subi ce qu'a vécu le Tôhoku, le quotidien n'y est plus tout à fait comme avant. L'inquiétude est bien présente.

De nombreuses questions restent en suspens : Quelle politique énergétique pour le pays? Doit-on interdire la consommation d'autres familles d'aliments qui présentent des risques de radioactivité ? Comment relancer l'économie dans un tel contexte ? Doit-on élargir la zone d'évacuation de Fukushima comme tendent à le demander des associations locales?

Après le choc, sont survenues les conséquences. Pour une région, mais aussi pour tout un pays. Aujourd'hui, de plus en plus de Japonais se lèvent pour exprimer leur colère, leur envie de connaître la vérité, mais aussi et surtout pour lancer un grand cri d'espoir.

Le séisme a soulevé bien des questions

Les quatre Japonais que nous avons rencontrés à Tôkyô et à Londres nous racontent leur histoire. De quelles manières le 11 mars a fait basculer leur vie. L'un a perdu un être cher dans le tsunami, l'autre a marché dans la capitale nipponne paralysée avant de retrouver son domicile. Tous ont vu leur pays meurtri dans sa chair.

SAIJÔ Takeo, professeur de psychologie et de philosophie à l'université de Waseda, a fondé une association d'aide aux sinistrés du Nord-Est. Le projet *Fumbarô*, nom qui renvoie à la résistance des sumos dans l'effort. Aujourd'hui, il s'agit de la plus importante organisation indépendante de soutien aux victimes du sésime dans le Tôhoku. Son nouvel objectif est de réunir des fonds pour fournir des compteurs Geiger aux habitants de Fukushima. MURATA Ryûsuke a accompagné journalistes et équipes de tournage occidentaux aux portes de la centrale nucléaire de Fukushima Dai-ichi et souhaite que les *"étrangers comprennent mieux la solidarité exercée entre les Japonais"*. HONDA Kaori dit : *"j'ai repris sa vie en mains parce que j'ai pris conscience de son impermanence. Que tout est en mouvement perpétuel et que la vie peut s'arrêter du jour au lendemain."* Nouvel emploi, nouvelle vie. Elle aimerait, aussi, comme beaucoup de Japonais depuis le séisme, rencontrer l'âme sœur.

Enfin SATÔ Kiichirô, volontaire bénévole des premiers jours, a sillonné le nord-est de l'archipel dès le mois d'avril offrant son aide pour le déblaiement et la reconstruction. Non sans une longue hésitation, il a finalement décidé de quitter son pays pour l'Europe *"pour réaliser un rêve et revenir en étant un autre homme. Plus fort et plus sûr de lui."* Il sera de nouveau prêt à remonter ses manches pour le Tôhoku lorsqu'il rentrera au Japon. Rencontres avec ces Japonais comme les autres. Ou pas tout à fait.

JOHANN FLEURI

ENGAGEMENT **Ryûsuke ne veut rien lâcher**

Absent du pays lors du tremblement de terre, MURATA Ryûsuke a décidé de participer à l'effort commun.

"Je ne veux pas penser à ma situation. Car ce n'est rien en comparaison de la souffrance des gens sinistrés." MURATA Ryûsuke n'était pas au Japon le jour du séisme. Il était à Paris où il faisait *"de la prospection commerciale pour des clients japonais. Je travaille en free-lance et je partage mon temps entre la France et le Japon."* Le 11 mars, *"je m'apprêtais à prendre l'avion pour rentrer au Japon. Je n'ai pu mesurer les dégâts qu'une fois rentré chez moi, à Atsugi à 50 kilomètres au sud de Tokyo, quand j'ai retrouvé ma mère et allumé la télévision. Mes parents étaient inquiets, mes frères et sœurs avaient dû dormir dans leurs écoles respectives parce qu'ils ne pouvaient pas rentrer à la maison. J'ai commencé à me rendre compte que la situation était grave."* Pour autant, il est resté calme. *"Je ne sais si cela est dû au fait que je n'ai pas ressenti physiquement la violence du séisme. Mais je me sentais calme. J'ai passé beaucoup de temps au téléphone à rassurer des amis qui étaient très inquiets. Je peux dire que j'étais aussi triste d'une certaine manière, car je me sentais en décalage avec l'anxiété générale"*, confie-t-il.

Face à l'ampleur de la catastrophe, Ryûsuke a senti qu'il devait agir. Parfaitement bilingue en français, il a commencé par se porter volontaire auprès des équipes de secouristes étrangers qui avaient besoin de se faire comprendre de la population locale. Puis, des journalistes francophones l'ont contacté pour les aider à couvrir les événements. *"Je suis ensuite allé à Fukushima à plusieurs reprises pour accompagner une équipe de tournage qui préparait un documentaire. De mon côté, je veux aider les gens à comprendre notre situation. Je suis Japonais. Je comprends aussi la façon de vivre des Européens. C'était important pour moi d'être un lien entre ces deux cultures si différentes."*

Quelles que soient les circonstances, Ryûsuke n'a pas reculé avec toujours en lui cette force. *"J'ai accompagné une équipe de tournage à la rencontre des agriculteurs près de la zone interdite. Ils portaient des masques, des gants, des protections pour les chaussures. Ils ont jeté leurs paires de chaussures le jour de leur départ de la ville par mesure de précaution. L'agriculteur japonais à qui nous parlions, n'avait lui qu'un pantalon et un tee-shirt. Je ne reproche pas à l'équipe de tournage de s'être protégée mais moi, je suis Japonais. Alors j'ai jugé plus sage de garder ma tenue ordinaire. Je ne voulais pas mettre de barrière entre l'agriculteur et moi : je voulais que nous soyons sur un pied d'égalité"*, se souvient-il. Une solidarité inébranlable qui bouscule nos certitudes occidentales. *"Face à l'adversité, nous nous serrons les coudes. Encore aujourd'hui."* Le mot d'ordre : *Gambarimashô*, notion japonaise qui exprime le soutien que l'on se porte les uns aux autres. Une inscription qui orne tous les murs du Tôhoku depuis le 11 mars. Jusqu'aux canettes de coca-cola dans les distributeurs de Sendai.

"Une épicerie est spécialisée dans la vente de produits alimentaires en provenance de Fukushima à Tôkyô. Elle a doublé ses ventes en comparaison à celles d'avril et de mai 2010. C'est une façon de montrer notre soutien aux gens du Tôhoku. On ne les oublie pas ici dans la capitale. C'est encore plus important pour les personnes à mobilité réduite qui ne peuvent pas aller dans les zones sinistrées, mais qui veulent apporter leur soutien. Après, je comprends totalement les mères de famille qui ne veulent pas donner cette nourriture venant des régions sinistrées à leurs enfants par mesure de précaution", note-t-il. Cette solidarité, malgré la crise, il l'explique par *"une résistance à l'épreuve que l'on nous enseigne depuis notre naissance. J'ai fait du baseball pendant une dizaine d'années. Si aujourd'hui, je n'en fais plus, je me souviens parfaitement de la chaleur étouffante qui régnait sur le terrain. Difficile à supporter même pour le simple spectateur situé dans les gradins. Et pourtant nous ne disions rien. C'était comme ça. Il fallait tenir. On m'a également appris qu'il était toujours important de garder le sourire même dans les moments difficiles"*.



MURATA Ryûsuke à Tôkyô le 17 septembre 2011, six mois après le séisme qui a détruit le nord-est du pays.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Six mois après le séisme, *"je trouve que la vie a retrouvé son cours normal à Tokyo. Même si les touristes sont encore frileux à venir au Japon. Je travaille aussi parfois en tant que guide touristique, mais pour l'instant, je n'ai pas tellement de propositions. Il me tarde que cette activité reprenne comme avant."* Ryûsuke cherche une manière de donner un nouveau souffle à son activité. *"Pourquoi pas en m'intéressant à la nature et aux énergies. Je ne sais pas encore comment faire bouger les choses, mais je fais d'abord ce que je peux à mon échelle"*, assure-t-il. En effet, *"afin de répondre aux restrictions énergétiques, les entreprises japonaises ont aménagé les heures de travail des salariés pendant l'été. Spontanément, les Japonais ont commencé à faire plus attention à leur usage de l'électricité et de l'eau. Nous avons pris conscience de la présence de la nature. Dans son aspect le plus violent, mais aussi dans celui le plus fragile. Je pense que cette catastrophe nous fait faire des efforts pour protéger la nature. Le Japon va devoir poursuivre dans cette voie. Cela va être le principal sujet de réflexion dans notre pays au cours des prochains mois."*

J. F.

OBJECTIF Pour Kaori, la vie et rien d'autre

Profondément touchée par les événements du 11 mars, elle a décidé de profiter de tous les instants et de fonder une famille.

"Je ne veux pas attendre. Je veux vivre. Pour ne jamais regretter." HONDA Kaori a 32 ans. Née à Tôkyô, elle vit dans un petit appartement du quartier d'Ueno, au nord-est de la capitale japonaise. A quelques minutes de chez elle, vit sa famille qui se compose de sa grande sœur, sa mère et sa grand-mère. *"Nous sommes très proches les unes des autres, mais nous conservons notre indépendance et autonomie."* Elle est manager pour une société de pâtisserie française et japonaise. Le jour du tremblement de terre, elle était sur son lieu de travail. *"Les murs ont commencé à trembler très fort. Je n'avais jamais vécu un tel séisme de ma vie. J'ai eu très peur"*, se rappelle-t-elle. Plus de trains, les hôtels ont été pris d'assaut par les salariés qui vivaient loin du centre de la capitale. Impossible de joindre sa famille.

Comme de nombreux Japonais ce jour-là, elle a dû patienter et marcher afin de rentrer chez elle. *"J'ai attendu que le métro reprenne : le service a repris vers minuit. La ligne n'était pas entièrement desservie et n'allait pas jusque chez moi, alors j'ai fait les 4 kilomètres restant à pied. Pendant que je marchais, de nombreuses idées ont traversé mon esprit. J'étais inquiète. Je ne réalisais pas encore l'ampleur de ce qui était en train de se passer. Je me suis mise à penser au pire. Mais aussi à la façon dont je menais ma vie..."* Une marche forcée qui fait *"soudain réaliser que tout peut s'arrêter. On vit, on est dans le tourbillon. Et puis on comprend qu'en un instant, la fin est là. Comme ça d'un coup."* Kaori a une vie bien remplie : des amis, une famille aimante qui l'entourent. Malgré cela, six mois après, elle admet volontiers que *"l'expérience du séisme lui a fait revoir tout son quotidien"*.

"En quelques semaines, j'ai pris des décisions que je laissais en suspens depuis des mois. Par exemple, cela faisait près d'un an que je réfléchissais sérieusement à changer de travail. Je voulais une fonction qui me permettrait d'être plus créative, d'acquérir plus d'expérience, éventuellement de voyager. Bref d'évoluer, car j'avais la sensation de stagner depuis quelques temps déjà. Mais le temps passait et je me réfugiais dans la facilité. Je me disais après tout que mes conditions de travail étaient bonnes, le salaire aussi..." Le 11 mars a changé la donne. *"Chacun a vécu cette expérience de manière très personnelle. Et je ne peux pas parler au nom de tous les Japonais bien sûr. Mais pour ma part, j'ai ressenti comme un électrochoc. Je peux dire que ma volonté de changer de vie en trouvant un nouveau travail est liée au tremblement de terre."*

Quelques coups de fils passés, les choses se sont très vite enchaînées. Après quelques entretiens, Kaori a décroché un poste dans l'import-export de matières premières alimentaires. Elle y apporte son expertise dans le domaine de la pâtisserie française et japonaise. Elle a commencé son nouveau travail le 16 septembre, quasiment six mois après le séisme du 11 mars. Trouver un nouveau travail n'est pas le seul aspect de sa vie qu'elle souhaite désormais voir changer. *"J'ai 32 ans. Je suis célibataire et je n'ai jamais eu d'enfants. Je veux prendre le temps de rencontrer quelqu'un. Et de penser à fonder une famille. Encore une fois, j'y pensais. Et j'en avais déjà envie. Mais je ne m'en donnais pas les moyens. Je me laissais porter par le quotidien et mon rythme de vie très prenant. Aujourd'hui, j'ai l'intention d'y songer plus sérieusement"*, affirme-t-elle avec un grand sourire.



HONDA Kaori, le 18 septembre 2011, devant l'entrée du parc Meiji à Tôkyô où 60 000 personnes ont manifesté contre le nucléaire à l'appel notamment du prix Nobel de littérature ÔE Kenzaburô.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

HONDA Kaori est loin d'être un cas isolé. En effet, les agences matrimoniales japonaises connaissent un véritable boom depuis les événements tragiques du 11 mars. Une effervescence sans précédent chez les Japonais qui se révèlent en mal d'amour. On veut se rencontrer, s'aimer et faire des enfants. *"Je veux désormais bouger le plus tôt possible,* poursuit Kaori. *Combien d'heures ? Combien de minutes ? De secondes me reste-t-il à vivre ? Je n'en sais rien. Cela peut survenir n'importe quand. Alors je ne veux pas m'encombrer l'esprit et la vie."*

Mais toutes ces expériences de vie, c'est au Japon et rien qu'au Japon que Kaori veut les vivre. Si elle a déjà vécu à l'étranger (un an et demi à Paris), aujourd'hui, pour rien au monde, elle ne quitterait pas son pays. *"Je suis Japonaise. Je sais que quoi qu'il arrive, c'est ici que je veux mourir quand le moment sera venu."* Cela passe aussi par le désir de soutenir l'économie de son pays et être solidaire même si on n'est pas toujours d'accord avec les décisions prises par les autorités. *"Les médias japonais sont trop proches du gouvernement qui tente coûte que coûte de maîtriser l'inquiétude des gens. A mon avis, ce dernier ne bouge pas assez rapidement et met de côté des informations graves pour éviter la panique : c'est très choquant"*, dit-elle.

Après le séisme et les nombreux dégâts provoqués par le tsunami, *"j'ai entendu des informations inquiétantes pour moi, ma famille et mon pays. On parlait de menace nucléaire, de contamination de l'eau et de la nourriture. Tout semblait ingérable. Et cela ne pouvait être qu'inquiétant. A ce moment là, j'ai aussi pensé aux enfants. Je me suis posé la question : et si à cause de tout ça, je ne pouvais pas avoir d'enfants ?"* Alors pour ne pas céder à la peur, on se jette à corps perdu dans l'envie de vivre. *"Il ne faut pas se laisser submerger par les idées noires... Mais profiter. Autant qu'on peut."*

HONDA Kaori a quitté son ancien poste en août. Elle a alors décidé de prendre du temps pour elle. Elle a acheté un billet d'avion et bouclé ses valises. Elle a passé une bonne partie de ses vacances d'été à sillonner la France. Elle a aussi réalisé un rêve, celui de parcourir l'Italie. A son retour à Tôkyô, le 13 septembre, un nouvel emploi l'attendait. Ainsi qu'une nouvelle vie.

J. F.

PRIORITÉ En quête d'un Japon meilleur

Même s'il a quitté l'archipel pour s'installer à Londres, SATÔ Kiichirô entend bien s'investir dans la reconstruction du Tôhoku.



SATÔ Kiichirô, le 4 septembre 2011, dans une rue de Londres.

Ed Thompson pour Zoom Japon

"Avoir été volontaire dans le Tôhoku m'a donné une vraie force, un sentiment d'accomplissement. Quand nous sommes rentrés à Tôkyô avec l'équipe : nous étions fatigués, courbaturés, mais contents et fiers", se souvient SATÔ Kiichirô. Il vit désormais à Londres où il étudie la langue anglaise et travaille dans la restauration japonaise. Il s'est installé en Europe en juin. Trois mois après le tremblement de terre. Un départ qui a été *"une décision difficile à prendre",* concède-t-il. Le 11 mars 2011, il était à Tôkyô. *"Je travaillais devant mon ordinateur au 7e étage d'un immeuble nommé Minds tower dans le quartier d'affaires de Shinjuku. Employé administratif, je m'occupais de vérifier les données des personnes qui touchent une pension. Tout s'est mis à bouger très fort et longtemps : j'avais l'impression d'être sur un bateau."* Une semaine après le séisme, Kiichirô a pris la décision de partir dans le nord-est pour apporter son aide aux victimes. *"Je suis très attaché au Tôhoku. La tombe de ma famille se trouve là-bas. Mon grand-père est né dans la préfecture d'Iwate qui a été durement touchée par le tsunami. Je me sentais concerné et très ému par les événements"*, explique-t-il. Il s'y est tout d'abord rendu par ses propres moyens. Salarié à temps partiel, il bénéficiait de temps libre. *"Dès que je ne travaillais pas, j'y allais."* Faisant partie des premiers volontaires arrivés sur les lieux, Kiichirô a *"rapidement saisi la gravité de la situation : l'importance du tsunami et ses conséquences, les besoins immédiats des victimes. Nous avions aussi une meilleure vue d'ensemble des actions que le gouvernement devrait accomplir. Les volontaires étaient très nombreux. Beaucoup de jeunes trentenaires, comme moi, étaient présents et motivés pour aider. C'était vraiment un bel élan de solidarité."*

Au mois de juin, il a rejoint *"pour des raisons d'assurance"* une organisation : le RQ Shimin Saigai Kyûen Sentâ. *"Cela a beaucoup facilité les déplacements, car avec la coupure des voies de chemin de fer et les routes abîmées, ce n'était pas évident de se repérer surtout dans les zones les plus touchées. De plus, je me sentais plus rassuré d'être entouré d'une équipe active, libre et sans couleur politique."* Kiichirô s'est rendu dans les deux communes d'Utatsu et Karakuwa, près de Minami-Sanriku au nord du Tôhoku, une zone qui a été sévèrement touchée par le tsunami. *"Nous avons ramassé des montagnes d'ordures. Des piles énormes qui pouvaient mesurer jusqu'à 4 ou 5 mètres de haut. Il n'était pas possible d'utiliser des engins pour les atteindre, car il y avait une forêt et des falaises. Autrement dit, il fallait tout faire à mains nues."*

Le déblaiement et l'aide aux victimes constituent une action. Aider la région à se remettre sur pied et relancer l'économie locale en est une autre. *"A Karakuwa, j'ai également aidé à la confection de paniers pour les parcs à huîtres qui ont été totalement ravagés par le tsunami : l'ostréiculture est la principale ressource de ce village."*

De retour à Tôkyô, en juin, Kiichirô a dû prendre une décision. *"Je projetais d'aller en Angleterre depuis des mois. J'avais quasiment achevé mon contrat de travail, obtenu un visa de deux ans, acheté un billet d'avion pour le 26 juin. Et puis il y a eu le tremblement de terre. J'ai pensé renoncer à mon projet. J'avais le sentiment que mon pays avait besoin de moi. Je ne savais plus quoi faire."*

"Je me suis senti coupable de quitter le Japon. D'autant plus que j'étais dans une situation où j'aurais pu consacrer du temps à la reconstruction, car j'en avais devant moi. Mais j'ai vu cette opportunité d'aller en Angleterre comme une chance, un signe dans ma vie personnelle auquel je ne pouvais pas renoncer. J'ai donc fait le choix de partir malgré tout. Parce que j'avais besoin de me prouver des choses à moi-même. Mon temps en Angleterre terminé, je serai formé et j'aurai grandi. Je serai l'homme que j'ai envie d'être. A ce moment-là, je retournerai dans le Tôhoku et j'essaierai de faire du social pour continuer de venir en aide aux gens là-bas", confie-t-il.

Son départ pour l'Europe ne l'empêche pas de se poser des questions sur l'avenir de son pays. *"Malgré de gros efforts en matière d'économie d'énergie, j'ai le sentiment que Tôkyô ne pourra pas renoncer à la vie confortable qu'elle a toujours eue. Je ne crois pas non plus à l'arrivée d'un parti écologique à la mairie de Tôkyô. J'ai l'impression que la vie a repris son cours dans la capitale. Les économies d'énergie qui ont été mises en œuvre étaient pertinentes mais pas suffisantes",* estime-t-il.

Aujourd'hui, SATÔ Kiichirô a prévu de passer deux ans en Angleterre. Il restera à Londres jusqu'en juin 2012, puis passera douze autre mois en Ecosse. Ensuite, *"j'aimerais m'impliquer davantage dans la société, en rejoignant par exemple une association qui milite pour les droits de l'homme, l'équité des ressources et l'égalité des chances."*

J. F.

SOLIDARITÉ Takeo a laissé ses livres de philo

Pour ce professeur à l'université de Waseda, il fallait s'impliquer. Il l'a fait en créant un vaste mouvement d'entraide.



Watanabe Kazuo

Saijô Takeo, le 14 juillet 2011, à Tôkyô.

"Le 1er avril 2011, soit deux semaines après le tremblement de terre, je me suis rendu à Minami-Sanriku dans la préfecture de Miyagi. Les décombres de la ville, entièrement détruite par le tsunami, se sont dévoilées devant moi. Bien plus terrifiantes et importantes que tout ce que j'avais pu voir dans les médias. J'ai su, à cette seconde-là, que ma vie ne serait plus la même." Saijô Takeo vit à Tôkyô où il travaille en qualité de professeur de philosophie et de psychologie à l'université de Waseda. Comme beaucoup de Japonais, il n'oubliera jamais cet après-midi du 11 mars 2011 où la terre a tremblé. A l'annonce des dégâts causés par le tsunami, il était d'autant plus touché qu'il est originaire de Sendai, l'une des villes qui a été le plus durement frappée par le tsunami. *"La maison de mon enfance a été dévastée. Mon oncle, que j'affectionnais beaucoup et que nous avons cherché pendant un mois, fait partie des victimes",* ajoute-t-il.

Avant le séisme qui a dévasté le nord-est de l'archipel, Takeo n'avait jamais mené de missions humanitaires. Mais devant l'urgence de la situation, il n'a pas réfléchi une seule seconde. Son idée a consisté à reprendre la liste des produits nécessaires établie par les volontaires sur place pour permettre aux donateurs d'acheter un objet via le site de commerce en ligne Amazon. Les bénévoles se sont ensuite chargés d'aller les remettre en mains propres aux victimes. *"Pas d'intermédiaires, nous gérons la logistique nous-mêmes. Cela garantit la traçabilité et permet une distribution immédiate",* explique-t-il. Il a baptisé son projet *Fumbarô Eastern Japan*. Le nom, *Fumbarô*, fait référence à la résistance et à l'endurance des lutteurs de sumo face à l'effort.

La tâche est immense. *"400 000 personnes ont été touchées par le désastre dans tout le Nord-Est du pays. Près de 100 000 maisons ont été détruites. 70 000 refuges équipés ont été construits par la Croix rouge, mais il reste beaucoup à faire",* rappelle Takeo. Les bénévoles du projet *Fumbarô* épaulent donc l'organisation dans l'équipement des refuges (600 environ), mais aussi les personnes qui se trouvent en grande difficulté. Ils ont d'ores et déjà distribué plus de 10 000 objets et aidé plus de 20 000 personnes.

De fil en aiguille, les bonnes volontés ont adhéré au projet. Ils sont plus de 1 000 volontaires bénévoles aujourd'hui. Tous sont spécialisés dans des domaines très différents. *"Chacun a des compétences et peut être utile,* soutient-il. *Qu'il s'y connaisse en génie thermique ou qu'il soit capable de parler anglais."* Actuellement, le groupe, totalement indépendant et sans étiquette politique, fait parler de lui, grandit et n'a pas l'intention de s'arrêter là. *"Le tsunami est un événement qui est survenu dans le passé. C'est une catastrophe qui a eu lieu et que nous aidons à guérir. Mais nous devons également faire face à un problème qui évolue dans le temps et qui reste très inquiétant. La menace du nucléaire et la détresse de la population qui y fait face chaque jour à Fukushima. Pour aider également ces gens, nous avons entamé une nouvelle action : trouver des fonds pour équiper les personnes qui le souhaitent de compteurs Geiger. Nos volontaires leur assurent également une formation, car si le compteur est mal utilisé, il ne sert absolument à rien",* affirme le professeur de philosophie. Saijô Takeo ne cache pas une certaine colère. *"Tant de détresse et un gouvernement qui filtre les informations, l'aide internationale tarde... Alors qu'il y a encore tant à faire ! Dans beaucoup d'endroits du Tôhoku, les canalisations ont disparu. L'eau qui coule des robinets est iodée donc toujours impropre à la consommation. Sans eau décontaminée, pas de nourriture, pas de lessive. Aujourd'hui, la ville de Minami-Sanriku n'a été reconstruite qu'à 7 %... Seulement 7 %.... Et il y a encore des zones sinistrées qui n'ont pas été déblayées."*

Même s'il vit à Tokyo depuis longtemps, on sent chez lui une profonde affection pour les gens de sa province natale. *"Les Japonais natifs du Tôhoku sont de nature timide et calme. C'est leur façon d'être, leur caractère. Ils ne se plaignent pas. Ils attendent sans un mot qu'on vienne les aider. Dans le stress et l'angoisse, ils prennent sur eux. Mais cette patience est bien évidemment une intense souffrance dissimulée",* explique-t-il. L'organisation de l'aide se fait. Mais face à l'ampleur des dégâts, un ordre de priorité est établi. *"Il faut aussi savoir que les personnes qui ont perdu l'intégralité de leur maison dans le tsunami ont droit à une aide du gouvernement japonais. On leur octroie une somme qui représente 60 % du prix de la maison. Les sinistrés qui n'ont perdu que la toiture, ou le premier étage de la maison n'ont droit à rien. Mais comment font-ils pour vivre dans une maison qui n'a plus de plancher ou de toit ? C'est là que nous intervenons".*

Aujourd'hui, Saijô Takeo aimerait donner une dimension plus internationale à son projet. *"L'économie locale doit repartir, les gens doivent trouver du travail, les banques locales retrouver des fonds. Si le tsunami est passé, il a laissé des blessures qu'il faut panser",* assure-t-il. Le professeur de philosophie ne mâche pas ses mots et n'a pas l'intention d'en rester là. *"La colère monte au Japon. C'est quelque chose d'inédit, car cela n'est pas vraiment notre nature. Mais il faut faire quelque chose. Et vite."*

J. F.

POUR EN SAVOIR PLUS

FUMBARÔ EASTERN JAPAN, le projet lancé par Saijô Takeo dispose d'un site Internet sur lequel est expliqué sa démarche. http://fumbaro.org/en/ Vous pouvez également suivre ses initiatives sur Twitter http://twitter.com/#!/saijotakeo

SEFA

ジャパンエキスポ・サントル

Japan Expo Centre

1re ÉDITION

LE NOUVEAU RENDEZ-VOUS DE LA CULTURE MANGA

LES 29 ET 30 OCTOBRE 2011
PARC DES EXPOS - ORLÉANS

UPLIFT SPICE
EN SHOWCASE GRATUIT !
DIMANCHE 30 OCTOBRE

© GROWING UP INC.

JAPAN FASHION DAYS 2011 — MODE

JEUX VIDÉO

ARTS MARTIAUX

COSPLAY

CULTURE & TRADITION

www.japan-expo-centre.com

+ DES JEUX, DES CONCOURS, DES DÉMONSTRATIONS, DES INITIATIONS, DES DÉDICACES, DES CONFÉRENCES, DES QUIZ...

ET DES TONNES DE CADEAUX À GAGNER !!!

MANGA • ANIME • MODE • MUSIQUE • CINÉMA • JEUX VIDÉO • CULTURE POPULAIRE • ARTS MARTIAUX • TRADITIONS

ACCÈS ▶ TRAMWAY : Station Zénith - Parc des Expositions (direct depuis la gare SNCF d'Orléans Centre) • Autoroute : A71 (Sortie Orléans Sud)

HORAIRES D'OUVERTURE ▶ Samedi : 10h - 19h • Dimanche : 10h - 18h **TARIFS** ▶ Samedi : 10€ • Dimanche : 10€ • Forfait 2 jours : 15€ • Billet Zen : SOLD OUT!

RÉSEAU FNAC : FNAC, Carrefour, Géant, Le Bon Marché, Système U - 0 892 684 694 (0,34€/min) - www.fnac.com • Location Belgique : FNAC - 0 900 00 600 (0,45€/min) - www.fnac.be

RÉSEAU TICKETNET : Auchan, Cora, Cultura, E.Leclerc, Virgin Megastore - 0 892 390 100 (0,34€ TTC/min) - www.ticketnet.fr







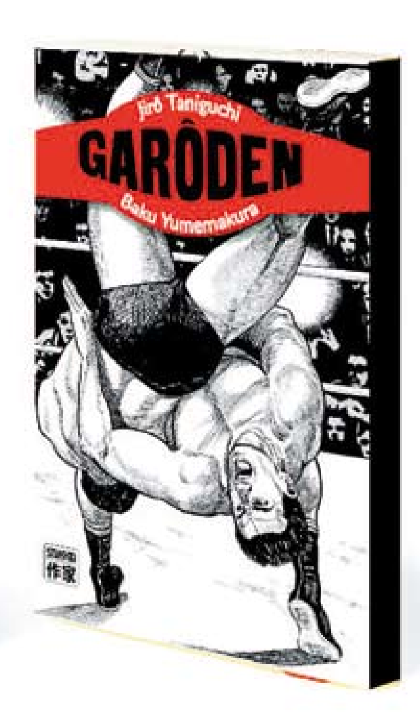




DÉCOUVERTES **Tu ne tueras point**

Dans deux histoires et deux styles différents, Taniguchi et Minagawa explorent le rapport des hommes face à la violence.





Les hommes sont bagarreurs. Ils aiment se mesurer les uns aux autres pour déterminer celui qui est le plus fort. Certains le font pour la gloire, d'autres n'ont pour objectif que le simple dépassement de soi. C'est notamment le cas de Tanba Bunshichi, champion de karaté qui a développé des techniques de combat qui lui permettent de battre n'importe quel adversaire. Il ne cherche pas à le "casser", mais juste à le mettre au tapis pour poursuivre de façon satisfaisante sa vie et atteindre la plénitude absolue. Mais un jour, il rencontre sur son chemin Kajiwara Toshio. *"Pour la première fois, Bunshichi ressentit une sorte de frayeur vis-à-vis de ce que pouvait être réellement la lutte professionnelle".* Tanba subit ainsi sa première défaite qu'il ne va avoir de cesse d'effacer, en affrontant à nouveau cette montagne de muscles. Il lui faudra plusieurs années et des trésors d'imagination pour parvenir à ses fins dans un formidable affrontement final que Taniguchi Jirô dessine avec force et grâce. Il est probable qu'un autre dessinateur aurait transcrit le scénario signé Yumemakura Baku de manière bien différente. Le trait de Taniguchi soutient le propos du scénariste qui montre à quel point la quête de Tanba est à la fois noble et terriblement sombre. *"Sur le visage de Tanba se lisait une solitude grande comme le monde..."*, peut-on lire à la fin de ce manga signé par deux pointures qui avaient déjà collaboré sur *Le Sommet des dieux* [éd. Kana]. Même si les scènes de combat sont nombreuses, ce qui tranche nettement avec les œuvres précédentes de l'auteur de *Quartier lointain*, elles ne sont que prétexte à une réflexion plus profonde sur les sacrifices que l'homme est prêt à consentir pour atteindre ce qu'il croit être le bonheur.

Dans *PeaceMaker* de Minagawa Ryôji, on quitte le Japon pour l'Ouest américain. Là encore, on retrouve une atmosphère de bagarre, même si les combats ne se font pas à mains nues, mais se règlent à coups de pistolet. A la différence de Tanba, le héros de cette histoire, Hope Emerson, se retrouve malgré lui entraîné dans une lutte contre les Crimson Executers, une bande d'assassins sans pitié. Lui, veut éviter les duels. Il refuse que l'arme dont il a hérité de son père serve à tuer même s'il est un tireur d'exception. Mais la vie prend parfois des chemins que l'on n'imaginait pas. Hope Emerson doit ainsi affronter dans un duel un des membres des Crimson Executers. *"Ton destin est d'éliminer le clan des Crimson !"* lui apprend-t-on, tandis qu'il finit par comprendre que *"la paix, ça se fabrique"* et qu'elle suppose des sacrifices. Très bien ficelée, l'histoire est d'autant plus prenante que le dynamisme du trait lui donne une dimension réaliste. Minagawa Ryôji manie très bien sa plume et entraîne le lecteur dans des scènes de duel dignes des plus grands westerns dont il s'est sans doute inspiré. Le premier tome de *PeaceMaker* est alléchant et nous permet d'espérer une suite de qualité. A se procurer d'urgence.

Gabriel Bernard

RÉFÉRENCE

GARÔDEN de Taniguchi Jirô et Yumemakura Baku, trad. par Patrick Honnoré, éd. Casterman, coll. Sakka, 12,50€. www.sakka.info

RÉFÉRENCE

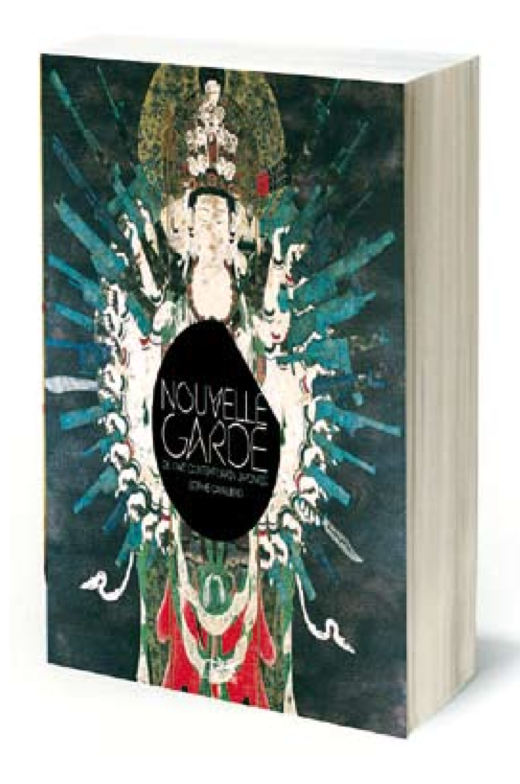
PEACEMAKER de Minagawa Ryôji, trad. par David Deleule, éd. Glénat, coll. Seinen, 7,50€. www.glenatmanga.com

LIVRE L'art contemporain pour les nuls

Pas la peine d'attendre Noël pour offrir ce superbe ouvrage qui met en perspective les œuvres d'artistes encore méconnus en France.

Dans notre numéro du mois de mai dernier, nous évoquions l'exposition *Bye Bye Kitty !!!* organisée par la Japan Society à New York. Nous regrettions qu'un événement de cette nature réunissant la jeune garde de l'art contemporain nippon ne puisse pas trouver un écho en Europe, surtout en France où la dictature du *kawaii* a contribué à marginaliser encore plus des artistes pourtant en prise avec la réalité du pays. Une réalité parfois sombre qui tranche évidemment avec les sourires béats des personnages issus de l'univers *kawaii*. Il n'est donc pas étonnant de voir apparaître des éléments *kawaii* dans les œuvres contemporaines pour attirer notre attention. MIYAKE Mai ou TENMYOUYA Hisashi nous entraînent dans un monde d'estampes où l'on peut croiser Pikachu ou des robots guerriers venus de l'univers du manga. Malgré leurs efforts, nous aurions pu continuer à vivre dans l'ignorance puisque peu d'ouvrages sur l'art contemporain japonais ont été publiés en France. L'éditeur poitevin Le Lézard noir comble ce manque en publiant le remarquable travail (bilingue français-anglais) de Sophie Cavaliero intitulé simplement *Nouvelle garde de l'art contemporain japonais*. En 300 pages, la jeune femme dresse un portrait passionnant du paysage artistique à travers le travail d'une cinquantaine d'artistes choisis dont certains étaient évidemment représentés à New York.

Toutefois, l'auteur ne tombe pas dans la facilité, en se contentant de dresser une liste des artistes les plus marquants. Elle s'efforce de resituer chacun d'entre eux par rapport à des thématiques majeures : la transcription de la pratique artistique ancienne dans une perspective créatrice nouvelle, la violence dans la société, les conséquences de l'atomisation de Hiroshima et Nagasaki, la représentation de la femme, l'importance accordée au motif dans l'art japonais actuel. Au regard de la situation dramatique autour de la centrale de Fukushima Dai-ichi, on est évidemment plus attentif à la façon dont les artistes japonais contemporains abordent la question du nucléaire dans leurs œuvres. *"La forme du champignon est devenue aujourd'hui une forme très importante dans la création contemporaine japonaise, primordiale comme peuvent l'être le carré ou le cercle en Occident. Après avoir été synonyme de mort, le champignon est devenu symbole de création et de revitalisation"*, note Sophie Cavaliero. Il est probable que dans les mois à venir le sujet du nucléaire inspirera encore les créateurs nippons ne serait-ce que dans la perspective du rapport à la nature qui est déjà très présente dans leurs travaux. *"L'esprit de l'artiste japonais a un lien avec la nature et un désir de coexistence qui sont les racines de notre appréhension contemporaine de l'écologie"*, explique pour sa part la critique YAMAGUCHI Yumi dans la préface. A la lecture de ce très bel ouvrage, on saisit la justesse avec laquelle ces hommes et ces femmes parviennent à sentir l'air du temps (*iketeiru*) à un moment où les hommes politiques en sont bien incapables (*kûki yomenai*, comme on dit au Japon). Voilà pourquoi *Nouvelle garde de l'art contemporain japonais* est un livre dont il est difficile de se passer quand on s'intéresse un tant soit peu au Japon et à sa culture. On constate notamment, comme l'avait déjà rappelé à plusieurs reprises l'intellectuel KATÔ Shûichi, cette tendance toute japonaise à s'inspirer des techniques ou des sujets anciens pour innover et proposer de nouvelles thématiques. On est ainsi très impressionné par le travail d'un YAMAZAKI Ryôichi dont les œuvres inspirées par les sculptures bouddhistes très expressives de la période de Nara interpellent le spectateur et l'amènent à s'interroger sur la société dans laquelle il évolue. Ses petits personnages s'apparenteraient-ils aux *little people* imaginés par MURAKAMI Haruki dans son dernier roman *1Q84* ? C'est une question que l'on peut se poser dans la mesure où l'artiste aime implanter ses sculptures dans l'univers de la vie quotidienne, comme des salles de classe. De quoi mettre mal à l'aise. Mais l'art contemporain vient nous rappeler que notre monde n'est pas aussi *kawaii* que nous voulons le croire. Grâce à l'ouvrage de Sophie Cavaliero, nous disposons d'une très intéressante entrée en matière. Merci !



G. B.

RÉFÉRENCE

NOUVELLE GARDE DE L'ART CONTEMPORAIN JAPONAIS de Sophie Cavaliero, éd. Le Lézard noir, 35 €. www.lezardnoir.org

CINÉMA Au cœur de l'impermanence

ÔMIYA Kôichi raconte le tournage de son documentaire sur le séisme du 11 mars qui sera projeté le 15 octobre à La Pagode.



© Ômiya Visual Image Production

Le tsunami qui a suivi le séisme a provoqué d'immenses dégâts sur toute la côte nord-est de l'archipel.

Qu'est-ce qui vous a poussé à réaliser ce film ?
ÔMIYA Kôichi : Je suis moi-même originaire du Tôhoku, la région frappée par le séisme du 11 mars. Mes parents y vivent encore. Si le tremblement de terre avait eu lieu dans une autre partie du pays, j'aurais peut-être réagi autrement. Je me suis rendu une fois dans la région avant le tournage de *Mujô Sobyô* [無常素描, Esquisse de l'impermanence]. Deux semaines après le séisme, je me suis rendu en compagnie d'un preneur d'images chez des connaissances dans la préfecture d'Iwate qui a subi d'énormes dommages. Mais à ce moment-là, nous n'avons tourné que quelques heures, puis nous sommes partis. Et puis, nous ne pouvions pas séjourner plus longtemps. *"Pourquoi ? Pourquoi ne pouvions-nous pas continuer à tourner ? C'est quelque chose dont je veux m'assurer"*, me suis-je alors dit. C'est une de mes premières motivations pour ce projet. J'avais aussi la sensation que la mémoire de ceux qui avaient quitté les zones sinistrées s'estomperait peu à peu. J'avais même le sentiment qu'ils voulaient tout oublier. J'étais moi-même dans les mêmes dispositions. La peur de l'oubli constitue une autre des raisons qui m'ont amené à tourner *Mujô Sobyô.* En définitive, ce sont des motivations très personnelles qui sont à l'origine de ce documentaire. Fin avril, 49 jours après la catastrophe, j'ai repris la route du nord-est. Selon les rites bouddhistes, le 49ème jour est aussi le jour où l'on prie pour le salut de l'âme des morts. *Mujô Sobyô,* c'est donc l'enregistrement des voix des sinistrés une cinquantaine de jours après le séisme. Aujourd'hui, plus de six mois après avoir terminé ce film, je n'arrive toujours pas à oublier ces images. Je n'ai pas d'autre choix que de les accepter. Je crois que mes premières réactions qui ont consisté à vouloir quitter les zones sinistrées et à chercher l'oubli étaient liées au fait que je ne pouvais pas accepter la réalité du tremblement de terre.

Pouvez-vous nous raconter comment vous avez vécu la journée du 11 mars ?
Ô. K. : Le 11 mars, je passais une journée tranquille à mon bureau de Tôkyô quand le séisme s'est produit à 14h46. Les Japonais sont habitués aux tremblements de terre. La secousse forte et longue de ce jour-là n'a pas été extraordinaire. Pourtant, elle a suscité un sentiment de peur. De nombreuses personnes sont sorties et se sont rassemblées sur les parkings. *"Puis-je vous tenir la main ?"* m'a demandé une femme que je ne connaissais pas. Nous sommes restés sur le parking main dans la main. En regardant les fils électriques s'agiter comme des cordes à sauter dans le ciel azur, je me souviens de m'être demandé si ce n'était pas la fin... La secousse a peut-être duré trois minutes. J'ai reçu un message de ma femme inquiète, me demandant de la contacter rapidement. J'ai remis un peu d'ordre dans le bureau avant de partir à pied chez moi. Sur le chemin du retour qui m'a pris 4 heures à pied, j'ai appris à la radio qu'un gigantesque tsunami avait déferlé. *"Eloignez-vous des zones côtières ! Eloignez-vous des zones côtières !"* ne cessait de répéter d'une voix froide l'animateur radio. Une fois arrivé à la maison, je me suis collé devant mon téléviseur sans pouvoir en bouger. Il y avait encore peu d'informations en provenance du nord-est. On parlait surtout des difficultés que les Tokyoïtes rencontraient pour rentrer chez eux et de l'explosion dans une raffinerie. A la tombée de la nuit, les images des régions touchées par le tsunami ont commencé à être diffusées. Celles qui m'ont le plus impressionné, ce sont les quartiers qui flambaient dans la nuit. Au lieu de voir de l'eau comme on aurait pu s'y attendre après un tsunami, c'est le feu qui dominait. Ce n'était pas seulement la ville qui brûlait, la mer elle aussi était en flammes. C'était littéralement une mer de feu. Le commentateur qui pré-

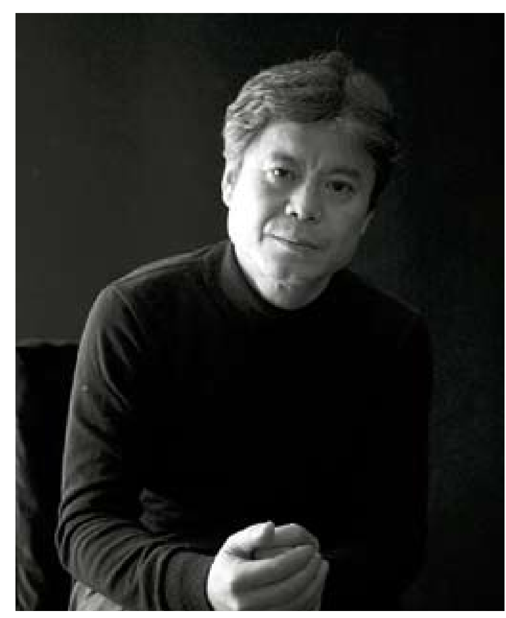
sentait ces images prises d'hélicoptère a expliqué qu'il s'agissait de la ville de Kesennuma dans la préfecture de Miyagi. Pour moi qui ai grandi dans cette région, ce nom a réveillé beaucoup de souvenirs.

Quel est le rôle de l'écrivain GENYŪ Sôkyû dans votre documentaire ?

Ô. K. : Je souhaitais faire intervenir une personne capable de parler de cette catastrophe, mais cela ne pouvait pas être un homme politique ni un scientifique. Cela a été très important pour le film d'obtenir le soutien de GENYŪ Sôkyû. Il est aussi moine. Le bouddhisme est une religion, mais de façon générale, les Japonais ne manifestent guère d'intérêt pour la religion. Cela dit, dans le Tôhoku, c'est moins le caractère religieux du bouddhisme que sa spécificité locale qui importe dans la mesure où il est vécu comme faisant partie d'un cycle de vie. Par ailleurs, le temple est un des éléments centraux de la communauté locale. Aussi cela a été une expérience très enrichissante de pouvoir nous rendre dans le temple où GENYŪ Sôkyû exerce sa charge. L'une des particularités de cette tragédie, c'est le faible nombre de blessés. C'est comme si cela s'était seulement résumé à une question de vie ou de mort. La mort a ravi de nombreuses vies. Quelque 15 000 personnes sont décédées et près de 5 000 autres sont encore portées disparues. Notre capacité à continuer notre vie est liée à la façon dont nous appréhendons tous ces morts. Face à cette catastrophe naturelle pour laquelle personne n'est fautif, les Japonais se sont retrouvés désemparés. La présence de GENYŪ Sôkyû est une réponse à cette situation. Le film commence avec lui, mais nous avons tourné l'entretien le dernier jour. Ce que nous avions enregistré jusque-là nous avait laissé un sentiment d'impuissance. Il nous a donc semblé important de commencer avec lui.

Pour quelles raisons avez-vous décidé de ne pas indiquer les noms des lieux et des personnes rencontrées dans votre film ?

Ô. K. : En supprimant ces informations, j'ai voulu donner un caractère universel au documentaire. Il est vrai que ce genre de données a son importance lorsqu'on veut distinguer un lieu d'un autre ou une personne d'une autre. C'est justement ce que je voulais éviter. Je souhaitais montrer que ce que nous avions sous les yeux avait touché indifféremment les personnes et les lieux. J'ai tourné *Mujô Sobyô* comme s'il s'agissait de montrer des images de guerre.



ÔMIYA Kôichi.

Quelles ont été vos impressions lorsque vous avez commencé à tourner dans ces régions dévastées ?

Ô. K. : Comme je vous le disais tout à l'heure, je m'étais déjà rendu dans les zones sinistrées juste après le séisme. Je pensais donc que j'y retournerais avec un certain degré d'immunité, mais ce ne fut pas du tout le cas. J'ai été une nouvelle fois accablé devant ce qui s'offrait à mes yeux. Au milieu de la désolation qui régnait partout, j'ai été particulièrement marqué par le chant des oiseaux, le bruit du vent et celui des vagues qui brisaient le calme environnant. J'avais devant moi un espace à l'intérieur duquel la vie quotidienne avait disparu. Ce qui en restait se résumait à des monceaux de gravats, empilement de morceaux de vie dont il fallait désormais se débarrasser. Je ne peux pas non plus oublier ce sentiment de malaise lorsque je tombais sur un bateau au sommet d'une colline et qu'au loin on pouvait voir des navires sur une mer d'huile. Les bateaux sont faits pour être sur la mer, bon sang…

Quelle a été votre rencontre la plus émouvante pendant le tournage ?

Ô. K. : J'ai été profondément touché par les fleurs qui éclosaient au milieu des gravats, les canards qui circulaient paisiblement au pied d'un pont à moitié écroulé, les expressions et les voix de tous les sinistrés que j'ai rencontrés, l'air et les odeurs que l'on ne peut pas enregistrer sur un film. Au Japon, il existe l'expression *ichigo ichie* (一期一会) selon laquelle *"la rencontre que l'on fait aujourd'hui peut être la dernière"*. Cela traduit bien la notion d'impermanence (*mujô*).

PROPOS RECUEILLIS PAR ODAIRA NAMIHEI

CINÉ-CLUB

MUJÔ SOBYÔ de ÔMIYA Kôichi sera projeté en VOSTF à La Pagode 57, rue de Babylone 75007 Paris, le 15 octobre à 11h. Réservation : 01 46 34 82 54

Zoom Japon refait son cinéma

Pour la seconde année, *Zoom Japon* en partenariat avec le mythique cinéma La Pagode vous propose *Rendez-vous avec le Japon*. Chaque second samedi du mois, nous vous proposons de partir à la découverte de la société japonaise avec des inédits, des avant-premières et des classiques. A l'issue de chaque projection, un spécialiste vient partager ses connaissances en fonction de la thématique abordée dans le film. Au programme des trois premières séances de la saison 2 :
Le 15 octobre à 11h, *Mujô Sobyô* de ÔMIYA Kôichi en présence de Keiko Courdy, réalisatrice du Japan Webdoc Project. Le 12 novembre à 10h30, avant-première de *Colorful* de HARA Keiichi avec la participation de Ilan Nguyen, lecteur à l'Université des arts de Tôkyô. Le 10 décembre à 11h, *Il était un père* de OZU Yasujirô analysé par la sociologue ÔSHIMA Hiroko.

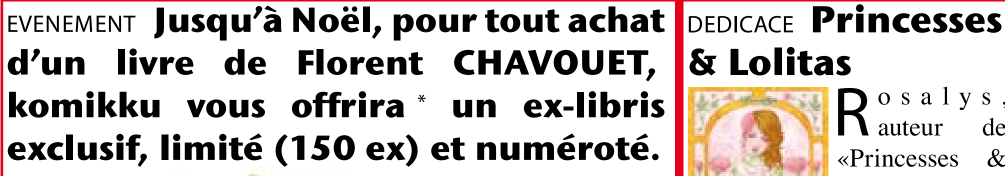
MANGA **Tout le monde se lève pour Amir**

Avec *Bride Stories* de MORI Kaoru, l'éditeur Ki-oon nous prouve une nouvelle fois la qualité de ses choix éditoriaux.

Disons-le tout net. Cette fille-là nous plaît. Malheureusement, elle est déjà mariée et n'est qu'un personnage de papier imaginé par la talentueuse MORI Kaoru. Amir Hargal, 20 ans, est pourtant bien séduisante et il est probable qu'une jeune femme de sa trempe ferait tourner la tête à plus d'un homme. Mais voilà, elle est devenue l'épouse de Karluk Eyhon, âgé quant à lui d'une douzaine d'années. Pas question pour elle d'aller courir le guilledou même si son mari n'est qu'un pré-adolescent, car Amir respecte les traditions et les règles en vigueur dans cette partie du monde : l'Asie centrale. Si elle est fidèle à son jeune mari et au clan auquel elle appartient désormais, la jeune femme n'entend pas pour autant se cantonner aux seules tâches ménagères. Chasseuse accomplie et curieuse de nature, elle choisit de poursuivre ses passions, tout en prenant soin de Karluk qui n'en revient pas d'avoir épousé une femme aussi courageuse qu'un homme. C'est ce qui rend d'autant plus attachant ce personnage qui tranche avec la plupart des héroïnes de manga. MORI Kaoru l'a dotée d'un corps aux formes généreuses pour bien souligner sa féminité, tout en lui accordant la force et la bravoure que l'on rencontre habituellement chez les personnages masculins. Et cette bravoure, elle va devoir en faire bon usage, car sa famille d'origine, désireuse de conclure une alliance plus avantageuse, veut récupérer Amir coûte que coûte. Cette dernière n'est pas décidée à obtempérer ni d'ailleurs son nouveau clan qui va devoir affronter la colère et la violence des hommes dépêchés pour la reprendre. La complicité qui s'est construite entre Amir et Karluk leur permet de résister. MORI Kaoru a donc bâti une belle histoire d'amour entre deux êtres que tout aurait dû séparer comme en témoigne la scène de leur rencontre dans le premier volume. L'auteur explique dans la postface qu'elle a créé ce manga pour répondre à sa passion pour l'Asie centrale et ses traditions. Mais on ne peut pas s'empêcher de penser qu'elle a aussi voulu donner à son personnage principal une dimension bien plus contemporaine et moderne qui rappelle la Japonaise des années 2000. Publié initialement au Japon en 2009, en pleine mode du *konkatsu* [stratégie matrimoniale] qui consiste à mettre en œuvre toutes sortes de démarches pour trouver un époux, *Bride Stories* montre que la relation amoureuse ne se décrète pas, mais qu'elle se nourrit d'une volonté commune de partager sa vie. Au-delà de ce message métaphorique à destination du lectorat nippon, ce manga se dévore de la première à la dernière page grâce à sa qualité graphique et au souci du détail dont l'auteur a su faire preuve. La scène de la chasse au lièvre illustre parfaitement la maîtrise de la mangaka. Le découpage minutieux aussi précis que dans un film donne à la scène un réalisme saisissant. De même, on devine le plaisir qu'elle a pris à dessiner les costumes et les décors, ce qui contribue à décupler celui du lecteur en pleine découverte d'un univers peu familier. Si Amir domine cette histoire par sa beauté et sa présence, les autres personnages ne sont pas pour autant dépourvus d'intérêt. MORI Kaoru leur a attribué des rôles secondaires importants sans lesquels le manga ne parviendrait pas au sommet qu'il a atteint. N'allez pas croire que nous avons succombé au charme de l'héroïne de *Bride Stories* au point d'altérer notre jugement. Le manga mérite très largement tous ces éloges et il est peu probable que vous soyez déçus de sa lecture. Celle-ci vous apportera un peu de fraîcheur et un vrai plaisir. Ce serait donc dommage de s'en priver, à moins que vous vouliez absolument passer à côté de la révélation manga de la rentrée. **G. B.**

RÉFÉRENCE

BRIDE STORIES de MORI Kaoru, trad. par Yohan Leclerc, éd. Ki-oon, 7,50€.
Deux volumes déjà parus. www.ki-oon.com





*offre valable chez komikku (Paris 1er), pour l'achat d'un livre "Tokyo Sanpo" ou "Manabé Shima" jusqu'au 25 décembre 2011, dans la limite des stocks disponibles.

DEDICACE **Princesses & Lolitas**



Rosalys, auteur de «Princesses & Lolitas», **sera en rencontre / dédicace, chez komikku, le samedi 22 octobre 2011 de 16h à 18h.**

PRATIQUE

KOMIKKU 61, rue des Petits-Champs, Paris 1er - Ⓜ Pyramides
☎ : 01 40 20 93 44



LANGUE Comme dit si bien le proverbe...

La langue japonaise aussi a ses dictons, ces formules parfois mystérieuses mais si riches de sens.

J'ai pu déjà, à plusieurs reprises, dans ces colonnes mettre en avant l'importance que revêtent tous nos sens dès lors que l'on entreprend de s'immerger dans une langue sans se contenter du cadre fatalement réducteur des manuels qui diminue et finalement appauvrit la portée de nos connaissances, amputées du vécu auquel elles se rattachent. Mais c'est aussi parce qu'il me semble plutôt intéressant d'appréhender la langue japonaise par le biais de la sensibilité. Sentir les choses puis les exprimer, et pas le contraire. *"Ça vaut le coup d'essayer de trouver les mots pour se dire ce que l'on ressent dans l'existence"*, comme dit si bien Emmanuel Guibert, l'auteur du magnifique *Japonais* (Futuropolis, 2008). Et puis c'est la meilleure arme contre la ténacité de bien des préjugés. Aller voir sur place et se laisser porter par son regard en prenant la précaution de mettre de côté tout ce que l'on a pu entendre sur le Japon avant son arrivée, c'est s'en remettre à ses sens pour mieux se préserver des déceptions. Car comme le dit ce proverbe nippon, on n'est pas à l'abri d'une désillusion :

> 聞いて極楽、見て地獄
> *Kiite gokuraku, mite jigoku.*
> A entendre, le paradis. A voir, l'enfer.

Ce dicton, qui illustre l'importance de voir par soi-même pour se faire une opinion, fait partie de ces innombrables petites formules dont certaines sont toujours aujourd'hui très présentes dans les conversations quotidiennes. D'un style souvent succinct, elliptique, elles sont un excellent moyen d'aborder la culture japonaise. Parmi les nombreuses publications en japonais qui leur sont consacrées, le formidable *Kotowaza Ehon* de GOMI Tarô (éditions Iwasaki Shoten, 1986, 2 tomes), où chaque proverbe est illustré par un dessin, reste encore aujourd'hui la meilleure approche.

> 笑う門には福来たる。
> *Warau kado ni wa fuku kitaru.*
> Le bonheur arrive à ceux qui rient.

> 可愛い子には旅をさせよ。
> *Kawaii ko ni wa tabi o saseyo.*
> Les voyages forment la jeunesse.

> 立つ鳥跡を濁さず。
> *Tatsu tori ato o nigosazu.*
> L'oiseau qui prend son envol ne laisse pas de traces derrière lui.

> 壁に耳あり、障子に目あり。
> *Kabe ni mimi ari, shôji ni me ari*
> Les murs ont des oreilles, les *shôji* (porte coulissante en papier) ont des yeux.

Quelques exemples parmi plus de 200 proverbes. Le meilleur reste toujours à découvrir...

PIERRE FERRAGUT

PRATIQUE

LE MOT DU MOIS

ことわざ **(kotowaza) : proverbe**

新聞やテレビにはことわざが良く使われています。

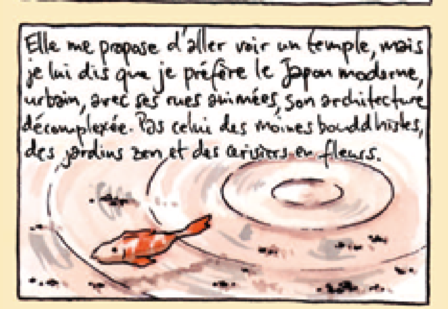
Shinbun ya terebi ni wa kotowaza ga yoku tsukawarete imasu.

Les proverbes sont souvent utilisées dans les journaux ou à la télévision.

PIPO AU JAPON

Préférences









Hiyashi okonomiyaki, la crêpe japonaise qui se mange froide

Ceux, qui sont habitués à la cuisine japonaise, ont sans doute déjà goûté l'*okonomiyaki* que l'on traduit en général par crêpe japonaise. Peu de restaurants proposent ce plat en France, car il n'appartient pas à ce que l'on s'attend à manger chez un restaurateur nippon. Pourtant, c'est très bon et très convivial, puisque la plupart du temps, ce sont les clients eux-mêmes qui le préparent sur une plaque chauffante.



Vous l'aurez compris, l'*okonomiyaki* est un plat qui se mange chaud avec une sauce un peu sucrée. Au cours de l'été 2011 qui a été particulièrement chaud, la société Imaikankô a innové, en mettant sur le marché une préparation pour *okonomiyaki* à consommer froid. La farine utilisée comme base pour la pâte de la crêpe a été remplacée par une gélatine qui donne une consistance plus légère et surtout ne nécessite pas de cuisson. Sorti directement du réfrigérateur, l'*okonomiyaki* se déguste avec la sauce qui est fournie. Vendu 630 yens et seulement pendant l'été, ce plat préparé a connu un relatif succès auprès des consommateurs japonais en quête de fraîcheur au cours de ces derniers mois particulièrement chauds.

www.tokugawa.jp

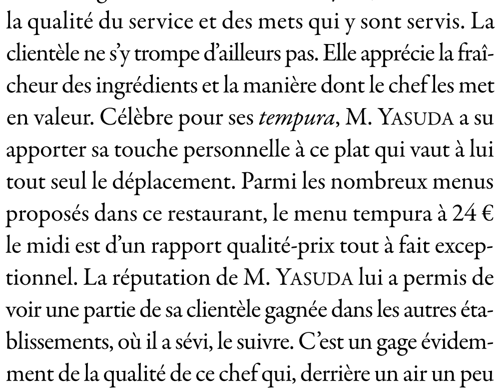
RESTAURANT **Le temps s'arrête chez Kiyomizu**

Implanté non loin des Champs-Elysées, ce restaurant figure parmi les meilleures adresses nippones de Paris.

Lorsqu'on pénètre pour la première fois dans le restaurant tenu par YASUDA Hiroyasu, on est saisi par l'atmosphère tranquille qui y règne et qui tranche avec les œuvres qui ornent les murs. Réalisées par le chef lui-même, ces gravures donnent une petite idée de son talent. Arrivé en France en 1984, il a travaillé dans les meilleurs restaurants japonais de la capitale avant de prendre la direction de Kiyomizu en juin 2009. Affilié à un *ryôkan*, auberge traditionnelle, portant le même nom et implanté à Sendai dans le nord-est de l'archipel, cet établissement fait grand cas de la qualité du service et des mets qui y sont servis. La clientèle ne s'y trompe d'ailleurs pas. Elle apprécie la fraîcheur des ingrédients et la manière dont le chef les met en valeur. Célèbre pour ses *tempura*, M. YASUDA a su apporter sa touche personnelle à ce plat qui vaut à lui tout seul le déplacement. Parmi les nombreux menus proposés dans ce restaurant, le menu tempura à 24 € le midi est d'un rapport qualité-prix tout à fait exceptionnel. La réputation de M. YASUDA lui a permis de voir une partie de sa clientèle gagnée dans les autres établissements, où il a sévi, le suivre. C'est un gage évidemment de la qualité de ce chef qui, derrière un air un peu sévère, sait exprimer toute sa générosité lorsqu'il est en cuisine. Soucieux de promouvoir la diversité des goûts et des saveurs venus du Japon, il encourage ses clients à oser sortir des sentiers battus que sont les sushi et sashimi (excellents au demeurant dans ce restaurant). Il milite pour ses menus dégustations (40 € le midi, 60 € le soir) avec lesquels il entraîne le consommateur dans un voyage des plus agréables. C'est un peu comme si le temps s'arrêtait pendant cette exploration gustative.


YASUDA Hiroyasu, chef cuisinier et artiste à ses heures.

Gabriel Bernard



Le chef YASUDA va poursuivre sa mission, en développant dans les semaines à venir un nouveau service de *bentô* à destination des personnes qui n'ont pas la possibilité de prendre le temps d'un déjeuner au restaurant. A partir de 18 €, ces *bentô* devraient être la quintessence du savoir-faire et de la qualité de l'équipe dirigée par M. YASUDA. Les 8 personnes qui travaillent avec lui, dont un cuisinier formé à Sendai, semblent apprécier la façon dont il les dirige, ce qui évidemment se retrouve dans les plats servis. Même si les prix pratiqués sont plus élevés que la moyenne, la promesse de faire un beau voyage au cœur de la gastronomie japonaise vaut bien quelques euros de plus.

GABRIEL BERNARD

PRATIQUE

S'Y RENDRE 4, rue Saint-Philippe du Roule 75008 Paris. Tél. 01 45 63 08 07 - 12h-14h30 et 19h-22h30. Fermé le samedi midi et le dimanche.

LA RECETTE DE HIROYASU, chef de Kiyomizu

Tempura de tomate mozzarella
(Mozza Tempura)

L'un des grands plaisirs de la cuisine japonaise, c'est assurément le tempura. Déguster des légumes, champignons ou encore crevettes sous forme de beignets constitue une belle expérience si la pâte est légère et la cuisson est parfaite. Cela demande une certaine expérience pour parvenir à réaliser un tempura de haut niveau grâce auquel la saveur et le goût des ingrédients frits sont mis en valeur. La pâte en soi est relativement simple. Eau, farine et œuf sont la base. Il faut éviter de trop la travailler et il n'est pas utile de la laisser reposer. Au contraire. Une fois qu'elle est prête, il convient d'y mettre les ingrédients à frire de façon à bien les enrober de pâte. Ce qui fera la différence, c'est la cuisson dans l'huile. Un mélange d'huile de colza et d'un peu d'huile de sésame (pour parfumer) porté la température idéale de 180° C est parfait. Pour savoir si l'huile est chaude, il suffit de verser un peu de pâte dans l'huile. Si elle remonte aussitôt, c'est que l'huile est à la bonne température. Il ne reste plus qu'à y plonger les ingrédients quelques minutes en les tournant de temps en temps jusqu'à ce qu'ils deviennent dorés. Après les avoir égouttés, on peut alors les savourer.

INGRÉDIENTS (pour 4 personnes)


Gabriel Bernard

2 belles tomates
4 feuilles de shiso
1 mozzarella de bufflonne
100 g de tapioca

Pour la pâte de tempura :
50 cl d'eau
50 g de farine
un œuf

Pour l'accompagnement :
1 c. à café de curry
2 c. à café de sel
1 citron

PRÉPARATION

1 - Couper chaque tomate en quatre rondelles de belle épaisseur. **2** - Couper la mozzarella en quatre rondelles de belle épaisseur. **3** - Mettre le tapioca dans une assiette creuse et y placer l'une après l'autre les rondelles de tomate et de mozzarella de façon à bien les envelopper de tapioca. **4** - Faire la même chose avec les feuilles de shiso. **5** - Mettre la tranche de mozzarella et une feuille de shiso entre deux rondelles de tomate. **6** - Préparer la pâte de tempura en mélangeant l'œuf, la farine et l'eau. **7** - Dans un récipient adapté, faire chauffer de l'huile à 180° C. **8** - Enrober le sandwich tomate-mozzarella-shiso dans la pâte de tempura avant de le plonger dans l'huile chaude pendant 3 à 4 mn environ en le tournant de temps en temps. **9** - Sortir de la friture lorsque les beignets remontent à la surface. Vérifier la cuisson en découpant le beignet en deux. Il est prêt lorsque la mozzarella est bien fondante. Si ce n'est pas le cas, remettre le beignet reconstitué dans l'huile pendant une minute environ. **10** - Découper les beignets en deux et servir chaud avec le mélange sel-curry et un peu de citron.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Dans une des nombreuses boutiques spécialisées, les fans de tous âges de la culture coréenne viennent se procurer ce qui concerne leurs vedettes préférées.

TÔKYÔ **Shin-Ôkubo, un petit coin de Corée**

Les fans de pop coréenne sont de plus en plus nombreux au Japon. C'est dans ce quartier qu'on les retrouve. Visite guidée.

Les rapports entre le Japon et la Corée ont toujours été chaotiques. L'annexion de la péninsule coréenne en 1910 par l'empire du Soleil-levant a laissé un goût amer chez les Coréens qui ont longtemps eu du mal à oublier le joug nippon. Par ailleurs, les Japonais ont souvent considéré par le passé les personnes d'origine coréenne comme des fauteurs de troubles ou des êtres maléfiques. En 1923, au lendemain du séisme qui avait ravagé la région de Tôkyô, des centaines de Coréens ont perdu la vie à la suite de rumeurs les accusant d'être responsables de tous les malheurs qui frappaient le pays. Utilisés comme main-d'œuvre dans l'archipel pendant la Seconde Guerre mondiale, des milliers de personnes originaires de la péninsule sont restées coincées au Japon après 1945. Les *Zainichi* [ceux qui sont restés au Japon], comme on les a surnommés, ont subi toutes sortes de discriminations qui, avec le temps, se sont heureusement estompées. Le temps aidant à panser les blessures (même si toutes les plaies ne sont pas refermées), les jeunes générations des deux côtés du détroit de Tsushima ont fini par mieux s'accepter et s'ouvrir à la culture du voisin. La Coupe du monde de football coorganisée par la Corée du Sud et le Japon en 2002 a joué en ce sens un rôle déterminant, puisque les autorités coréennes ont levé les restrictions sur les importations de produits culturels japonais, tandis que les Japonais commençaient à s'intéresser de plus en plus à la culture venue de Corée. Près de dix ans après cet événement, l'intérêt pour la culture pop *made in Korea* ne cesse de croître. Résumé par l'expression K-pop (Korean pop) en opposition à la J-pop (Japanese pop), cet engouement concerne toutes les couches de la population. Ce fut d'abord les Japonaises dans la quarantaine qui tombèrent amoureuses de la série *Fuyu no sonata* [Sonate d'hiver] à partir du printemps 2003 et de ses acteurs avant que cette attirance ne touche un public plus large et dépasse le cadre de la télévi-

sion. Peu à peu la musique est devenue un des vecteurs les plus importants dans la diffusion de la culture coréenne dans l'archipel. Les groupes ont commencé à déferler, attirant chaque jour de nouveaux amateurs prêts à succomber à leur charme et à leur talent. Pour profiter à fond de leur passion, certains fans n'hésitaient pas à faire le déplacement vers la Corée voisine, se rendant sur les lieux de tournage de leurs séries préférées ou à des concerts. Même si le nombre de Japonais, qui font le voyage dans la péninsule pour assouvir leur passion, reste très élevé, ils peuvent tout aussi bien se plonger dans l'univers coréen à Tôkyô. D'une part, les publications consacrées à la K-pop ont poussé comme les champignons après une averse. D'autre part, le quartier de Shin-Ôkubo est devenu le rendez-vous obligé de tous ceux qui consomment la culture coréenne. Du supermarché à la boutique de CD, en passant par les restaurants spécialisés, tout ce que la Corée compte d'intéressant s'y trouve.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

La gare de Shin-Ôkubo est le point de départ de la balade

Situé au nord de Shinjuku sur la ligne Yamanote, équivalent de la petite ceinture à Paris, le quartier de Shin-Ôkubo s'est imposé depuis 5 ans comme le lieu incontournable des amoureux des stars de la K-pop. En l'espace de quelques années, ce lieu cosmopolite, où vivait une partie de la population immigrée de la capitale, s'est peu à peu transformé en bastion coréen. Les femmes au foyer tombées sous le charme de Bae Yong-joon, star de la série *Fuyu no sonata,* contribuèrent grandement à transformer ce quartier avec ses petites épiceries en un espace spécialisé dans les produits culturels coréens. Aujourd'hui, la population que l'on rencontre le plus dans les rues de Shin-Ôkubo est principalement composée d'adolescentes et de jeunes adultes, en quête des dernières nouveautés en provenance directe de Séoul. Le boom des *boys bands* coréens y est pour beaucoup. BigBang ou encore Dongbang Singi, pour ne citer que ceux-là, ont détrôné une partie des vedettes nippones tandis que les groupes féminins comme Kara et Sonyeo Sidae (Girls' generation) ont commencé à faire de l'ombre à leurs homologues japonaises. Peu à peu, la mode est en train de changer sous l'influence coréenne, ce qui n'est pas forcément du goût de tout le monde. Récemment des manifestations ont été organisées pour dénoncer cette montée en puissance de la culture coréenne dans l'archipel. Malgré le mécontentement des défenseurs de la culture pop japonaise, force est de constater que l'intérêt pour les artistes coréens ne cesse de croître. En d'autres termes, pour être branché au Japon en 2011, il faut oublier Shibuya, Harajuku et même Roppongi pour se rendre d'urgence à Shin-Ôkubo. C'est le meilleur moyen de prendre le pouls du Japon.

A la sortie de la gare, on est très vite happé par la foule qui nous entraîne vers les nombreuses boutiques qui suscitent tant de convoitises. La première d'entre elles est à quelques pas de la gare. C'est pour cette raison que Hanryû Hyakkaten est souvent bondé. On y trouve bien évidemment les CD des artistes coréens, mais aussi tout un tas de gadgets et produits dérivés dont raffolent les fans. C'est aussi un endroit intéressant pour celles et ceux qui cherchent à ressembler à leurs idoles. En effet, on vient dans ce quartier parce qu'on s'identifie totalement aux vedettes coréennes. Elles ont, semble-t-il, un truc de plus que les artistes japonais, et à la différence des stars occidentales qu'un Japonais a plus de mal à imiter, celles venues de Corée sont bien plus faciles à copier. Il y a une proximité de culture qui n'a échappé à personne. En tout cas à Shin-Ôkubo, tout est fait pour inciter les visiteurs à se mettre dans la peau d'un Coréen. La présence dans les rues du quartier d'un jeune talent en



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

A la tombée de la nuit, lorsque les enseignes s'allument les unes après les autres, le quartier prend des airs de Séoul.

provenance de Séoul provoque régulièrement des attroupements, les uns réclamant des autographes, les autres voulant prendre une photo. Bienvenue à Shin-Ôkubo ! Lorsqu'on quitte la grande artère Ôkubo dôri pour s'enfoncer vers la droite dans de plus petites rues, on a l'impression en levant la tête en direction des enseignes d'avoir quitté Tôkyô pour se retrouver au cœur de Séoul. Mais très vite, on est ramené à la réalité par les rires et les voix de Japonaises qui, d'un pas décidé, se dirigent vers un autre magasin spécialisé où elles pourront déni-

cher d'autres merveilles. L'un des plus prisés est implanté dans la Korean Town dôri. Moiza honten est très apprécié parce que son personnel parle un japonais parfait et est ainsi en mesure de répondre à toutes sortes de questions sur les dernières tendances de l'autre côté du détroit de Tsushima. Devant le succès de la boutique qui, vue de l'extérieur, ne paie pas de mine, ses propriétaires ont ouvert une annexe à une centaine de mètres de là baptisée simplement Moiza 2. Un peu plus bas dans la même rue, le Korea Plaza bénéficie aussi d'un grand intérêt de la part des fans de K-pop. Ce bâtiment moderne propose à la fois toutes sortes de publications sur les stars coréennes, dont bon nombre d'entre elles ne sont pas écrites en japonais, et au rez-de-chaussée des CD et des DVD. On en ressort rarement les mains vides. Il est amusant de voir les clientes passer de longues minutes à feuilleter, commenter et rêver devant les pages de papier glacé. A force de les voir, vous finirez peut-être par y prendre goût et ramener un souvenir coréen de Tôkyô. A force de marcher, de piétiner et d'être entraîné par la foule, la fatigue se fera sans doute sentir. Il sera temps alors d'aller profiter d'un bon repas dans l'un des très nombreux restaurants de Shin-Ôkubo. Les Japonais apprécient beaucoup la cuisine coréenne, en ce sens qu'elle est plus relevée que la leur réputée plus raffinée. Cependant, ne vous attendez pas à échapper à la fièvre K-pop dans ces endroits. La plupart des établissements doivent non seulement leur notoriété à la cuisine qu'ils servent, mais aussi et peut-être surtout aux prestigieux visiteurs qui les ont fréquentés. Quand on parle de prestigieux visiteurs, on veut évidemment parler des vedettes qui ont daigné prendre un repas chez eux. Dès lors que Dongbang Singi, Jang Keun-suk ou Cho Shin Sung se sont rendus dans tel ou tel restaurant, les fans de ces groupes ou artistes viennent à leur tour goûter les mêmes plats. Sur les murs du Han Salam, on peut choisir sa place en fonction de ses préférences musicales ou télévisuelles puisqu'un grand nombre de stars coréennes y sont venues notamment goûter son fameux *samgyetang* (soupe de poulet au ginseng). Un vrai régal pour 1380 yens (1500 yens le soir). Tonchang est un autre lieu très apprécié surtout depuis que Jang Keun-suk, acteur, chanteur et mannequin à ses heures, devenu la coqueluche des jeunes Japonaises, y a fait une halte. On y sert une cuisine simple et familiale pour un prix modéré. Son *misonabe*, mijoté de légumes et de tofu, vaut le déplacement (980 yens). Seul bémol, le lieu n'est pas grand. On y fait donc souvent la queue.

S'il vous reste encore quelques forces en réserve, vous pouvez ensuite vous rendre dans l'une des nombreuses salles proposant des concerts comme le K-pop live situé non loin de la gare en face du Geinôjin Hiroba, boutique spécialisée dans l'univers de la variété coréenne. Après avoir passé quelques heures à arpenter Shin-Ôkubo à la découverte de cet étrange engouement nippon pour la culture pop coréenne, vous serez sans doute heureux de reprendre le train et de descendre à Shinjuku, la station suivante, ou Shibuya, un peu plus loin, pour faire le plein de Japon comme vous en rêviez.

Gabriel Bernard



EXPOSITION **Estampes à gogo**

Pour découvrir ou redécouvrir Hiroshige, rendez-vous au musée Ukiyo-e Tôkyô.

Créée en 1971, la Fondation Hiraki Ukiyo-e, qui a pour vocation de mettre en valeur la collection d'estampes réunies par HIRAKI Shinji, célèbre son quarantième anniversaire. Pour l'occasion, elle rend hommage à l'un des plus grands artistes dans ce domaine : UTAGAWA Hiroshige. L'intérêt de l'exposition présentée au musée Ukiyo-e Tôkyô est de mettre en valeur plusieurs estampes tirées de la célèbre série *Les Cinquante-trois stations du Tôkaidô* que l'artiste a réalisée en 1832. La route du Tôkaidô reliait Edo, la capitale du shôgun, à Kyôto où résidait l'empereur. C'était l'axe principal du pays que Hiroshige a emprunté pour le compte du pouvoir shogunal afin de fixer les cérémonies exécutées pendant le périple. Il en a rapporté de nombreux croquis et décidé de les éditer. Ajoutant une estampe pour le point de départ, en l'occurence le Nihonbashi (voir *Zoom Japon*, n°12, pp. 24-26) et une autre pour l'arrivée à Kyôto, il a ainsi créé un best-seller puisqu'il en a écoulé quelque 10 000 exemplaires et réalisé 30 éditions. Le musée propose notamment de comparer les éditions, ce qui permet de saisir les différences parfois subtiles entre les œuvres exposées. Un beau voyage à ne pas manquer.

Ukiyo-e Tôkyô



UTAGAWA Hiroshige, "Nihonbashi au petit matin"

ODAIRA NAMIHEI

S'Y RENDRE

UKIYO-E TÔKYÔ Urban Dock LaLaport, 2-4-9 Toyosu, Gôtô-ku, 135-8614 Tôkyô. Tél. 03-6910-1290 - www.ukiyoe-tokyo.or.jp
Ouvert : 11h-18h du mardi au dimanche.
A 5 mn de la station Toyosu (ligne Yûrakuchô).

KYÔTO **Pour dormir sur ses deux oreilles**

L'ancienne capitale impériale est un lieu que l'on se doit de visiter en automne. Les hôtels y sont nombreux, mais on peut recommander l'Hotel Anteroom Kyoto. Il dispose d'un cadre des plus agréables et des prix (à partir de 6 000 yens) très attractifs. Pourquoi s'en priverait-on ?

HOTEL ANTEROOM KYOTO
7 Aketachô, Higashi-kûjô, Minami-ku, 601-8044 Kyôto. Tél. : 075-681-5656. hotel-anteroom.com

TRAIN **A la découverte de l'automne**

Si vous êtes au Japon, que vous disposez d'un peu de temps (1 ou 2 jours), prenez le train et embarquez sur la ligne Ôito entre Matsumoto et Minami Otari pour un voyage inoubliable au cœur de l'automne japonais. Un parcours de quelque 70 km que l'on peut faire par étape, en s'arrêtant par exemple à Shinano Ômachi pour se promener dans une nature rougeoyante qui vous laissera des impressions inoubliables.



Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
ZOOM JAPON
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Pierre Ferragut, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Ritsuko Koga, Johann Fleuri, Ed Thompson, Aurélie Boissière, Elodie Brisson , Yoshié Takano, Takako Taniguchi, Miwa Takano, Makoto Sato, Hirofumi Chonan, Kanda Graphisme (maquette).
Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi, Rié Tanaka.
Responsable de la publication : Dan Béraud


Editions
Ki-oon
www.ki-oon.com
GAME ONE
Tomes 1 & 2 : le 13 octobre
© Touya Mikanagi / ICHIJINSHA
KARNEVAL
Un gamin errant, un voleur…
et à leurs trousses l'organisation
d'espions la plus dangereuse du pays !